

Charles le Téméraire

Henri-Frédéric Amiel

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

1

Les ballades que voici, publiées à l'occasion du grand anniversaire de 1476, rappellent ce moment, peut-être le plus épique de nos annales, où quelques peuplades alpestres, affranchies déjà et maîtresses de leurs destinées, se heurtent à la première puissance militaire du XV siècle, et, grâce à une série de foudroyantes victoires, prennent subitement une importance européenne.

Reliant ce que les deux poèmes si populaires de Juste Olivier et d'Albert Richard ont présenté avec plus d'ampleur mais séparément, et rasant en fait d'un peu plus près la terre, c'est-à-dire s'attachant à la réalité historique plus dépouillée de fiction, ces chants, qui essaient une forme littéraire assez nouvelle, rencontreront-ils un accueil indulgent ? Qu'il nous soit permis de l'espérer.

Les amateurs, familiers avec les chroniques et les chants de guerre de l'époque, sauront bien, s'ils le veulent, retrouver les sources de ces ballades. Si les autres lecteurs reconnaissent ici quelque peu la vérité des temps et des lieux, sans que l'imagination ait sujet de s'en plaindre, la ballade historique sera justifiée et l'on n'en demande pas davantage en sa faveur.

Quoique détachées d'une œuvre plus considérable, ces quelques pièces forment bien à elles seules un ensemble, et l'auteur en fait hommage à la fête nationale du 22 juin.

H.-F. A.

Genève, le 17 mai 1876.

2

25 octobre 1474.

Zug et Glaris, plus nous, féaux associés,
Fribourg, Soleure, à toi comme à tes officiers,
— Sur l'invitation gracieuse et formelle
En nos monts parvenue et remise en nos mains
Du Roi sérénissime Empereur des Romains,
Frédéric, notre Sire ; et, requis par fidèle
Et haut duc Sigismond, notre allié, — disons
Et déclarons rupture ouverte.
Et déclarons rupture ouverte. T'accusons
Des actes peu chrétiens, des faits de violence,
Longs dénis de justice, extorsions, affronts,
Contre nos alliés, villes, pays, barons
Et nous, journellement commis par insolence.
À partir de ce jour et cette heure, emploierons
Contre toi, tes parents et tes vassaux, toute arme
Sans nulle exception, tout ce qui navre ou nuit :
L'incendie et le gast, les surprises, l'alarme,
Et l'attaque et l'assaut, de jour comme de nuit,
Rapt, bataille ou rançon, sac, ruine ou carnage ;
Le tout loyalement, pour te faire dommage
À mort.

Àmort. Et cela dit, très-haut Prince et Seigneur,
Pour blanchir notre épée et couvrir notre honneur,

Nous te donnons de garde.
Nous te donnons de garde. En diète, à Lucerne,
Délivré ce cartel, sous le grand sceau de Berne
Qui nous engage tous également. Écrit
L'avant-veille de Jude et Simon, l'an du Christ
Quatorze cent septante et quatre. Ainsi soit-il.

3

Bergers des monts, gens de paix et de foi,
Par Saint Fridol ! qui sort peu n'apprend guère.
Femmes, vieillards, enfants, écoutez-moi,
Car j'ai vu Charle et fait la grande guerre.
❖

C'était un samedi matin :
De Neuchâtel, dans le lointain,
Il montait des fumées.
Le lac, sous le Jura neigeux,
Dans l'ombre, reflétait les feux
De nos bandes armées.

Nous autres ignorants bergers,
Dans notre pauvreté sévère,
Nous prenions pour cuivre, étain, verre,
L'éclat des bijoux étrangers.
Mais d'erreur on nous tira vite.
Des Juifs, dont l'esprit n'est pas gourd ;
Sont venus. Un Fugger d'Augsbourg,
Fin marchand, au troc nous invite.

Bergers des monts, gens de paix et de foi,
Par Saint Fridol ! qui sort peu, n'apprend guère.
Femmes, vieillards, enfants, écoutez-moi,
Car j'ai vu Charle et fait la grande guerre.

❖

De ce butin si précieux
Vous avez réjoui vos yeux ;
Mais j'entends vos demandes,
Vous qui voulez toujours, partout
De chaque chose voir le bout,
Ô têtes allemandes !

❖

En payant à Charle son dû
Notre temps ne fut point perdu ;
Travail fait nous protège.
Il n'est pas mal d'avoir la peur
Devant soi, comme ambassadeur ;
Près de soi, pour cortège.

Chez les Confédérés, qui donc
De la bravoure eut le guerdon ?
L'Ours a la griffe bonne,
Mais le Taureau, mais le Bélier
Et vingt autres ont su cogner ;
Et tous, je les couronne.

❖

Scharnachthal arma chevaliers
Nos chefs et quelques alliés,
Le soir de la bataille.
Mais que vaut encor l'éperon
Quand l'homme libre, du baron
A mesuré la taille ?

❖

L'empereur garda le chez-soi ;
Le roi de France est resté coi,
Et trop tard vint l'Autriche.
Cela prouve, écoutez-moi bien,
Que les bavards ne valent rien.
Qui tant promet nous triche.

Sur nous tout seuls, Suisses, comptons.
Nous avons vu nos espadons
Lutter vingt contre trente ;
Neuf morts pour un fut notre taux,
Ainsi le nombre des brutaux
Est chose indifférente.

❖

Que pour nous soit le Seigneur Dieu
Et nous n'avons, sous le ciel bleu,
A redouter nul homme.
De Grandson dans les bas pays,
Beaucoup on parle, mes amis,
Partout on nous renomme.

❖

Chacun pourtant songe au retour.
L'armée au quatrième jour
Pour le départ se lève.
Nos troupeaux languissent là-bas.
De sitôt, Duc, ne nous fais pas
Décrocher notre glaive.

Bergers des monts, gens de paix et de foi,
Par Saint Fridol ! qui sort peu, n'apprend guère.
J'ai tout compté. Souvenez-vous de moi,
Hans de Næfels, qui fis la grande guerre.

4

Entouré de trois lacs, il est un mont fertile,
Dont le cône boisé, surgissant comme une île,
Domine autour de lui tout un vaste horizon.
Vers l'ouest Bienne, Erlach, Neuchâtel, Yverdon,
Vingt cités, à l'abri du Jura, mur sévère,
Égrènent leurs clochers et cernent d'un cordon
Deux des trois lacs à l'onde claire.
Vers le sud, et non loin du mont aux verts contours,
Dans un flot orageux, Morat mire ses tours ;

Et par delà Morat, s'ouvre un amphithéâtre
De croupes, de vallons, de faîtes arrondis,
Conduisant aux sommets hautains, aux pics hardis
Que hante le chasseur et visite le pâtre,
Pour expirer enfin aux Alpes, grandes sœurs
Dont les éternelles blancheurs

Apparaissent, nageant dans un lointain bleuâtre.
Le Gibloux, le Gurten se montrent, encadrant
Le Moléson altier, le Stockhorn à son rang,
Qui gardent à leur tcur de plus hauts dignitaires,
Les Diablerets, l'Altels, le Mœnch, le Wildstrubel,
Dont on voit monter vers le ciel
Comme des fronts voilés, les dômes solitaires.
Plus voisins du Vully, deux cours d'eau sinueux.
L'un doux et l'autre impétueux,
L'un baignant des rochers, l'autre des pâturages,
La Broyé et la Sarine aux différents rivages,
Creusent de leurs sillons le pays montueux
Où deux peuples divers se rejoignent, contrée
Autrefois Allémane et Burgonde, attirée

En deux sens, par la race, et la langue et les vœux,
Mais qu'un même drapeau d'union fraternelle
Un jour, pour leur bonheur, couvrira de son aile.
Debout sur le Vully sont trois hommes. L'un d'eux
Est à la fleur des ans et l'éclair du courage
Brille dans son œil noir ; les fatigues de l'âge
Commencent à peser visiblement sur deux.
Le jour fuit : on regarde arriver les ténèbres.
Le ciel lourd s'est cuivré de nuages funèbres.
Au-dessus de Morat, comme d'un encensoir,
Lentement dispersée à la brise du soir,
Flotte et monte une nappe immense de fumée.
La canonnade enfin se repose. Au midi,
Sur les géants neigeux toute vue est fermée ;
Mais vers l'est, déchirant, sous le dôme attiédi,
De cette nuit de juin les mystérieux voiles,

Un angle de ciel laisse entrevoir les étoiles.
Et l'un des deux anciens : « À vous, parents d'ici,
Frère et neveu, je dis pour votre accueil : merci.

Rudolf est volontiers pour cette nuit votre hôte.
En attendant, causons. Je crois déjà, sans faute,
Avoir compris, savoir en un mot presque tout
Ce que j'étais venu chercher. Un petit bout
D'histoire aussi t'est dû, Vincent ; donc, je m'acquitte.

VINCENT.

Rien ne presse, Rudolf.

RUDOLF.

Rien ne presse, Rudolf.Si, j'aime à payer vite.

VINCENT.

Puisqu'il te plaît, va donc.

RUDOLF.

Puisqu'il te plaît, va Toi, métayer du mont,
Tu vis, certes, marcher le comte de Romont,
Quand, voici onze jours, croyant nous mettre en cage,
Avec son monde il a franchi le marécage.
Passant entre vos lacs, pour être inaperçu,
Il espérait surprendre et fut très mal reçu.

Hommes, femmes, enfants, par le tocsin d'alarmes
Rassemblés, droit sur lui, tombent, n'ayant pour armes
Que fourches, faux, bâtons, comme on a pour les loups.

Ceux d'Erlach, de Vinelz, du Landeron, de Wavre,
De Gais, de Montmirail, d'Anet, sont venus tous.
Le comte a reculé, laissant plus d'un cadavre.
Bellenot, lui tout seul, comme eût fait Amadis,
A défendu le pont de la Thièle. Interdits
Et se mordant les poings d'une aussi folle attaque,
Tous précipitamment avec le comte Jaque
Ont dû battre la route en arrière.

VINCENT.

Ont dû battre la route en arrière.Je sais.

RUDOLF.

De Bienne sont venus depuis ordres pressés.
Romont n'est, paraît-il, que chef d'une avant-garde.
Ulrich, tes deux cousins, ont pris la hallebarde,
Et sur l'heure suivi l'appel.

ULRICH.

Et sur l'heure suivi l'appel.Braves garçons !
Que ne suis-je avec eux !

RUDOLF.

Que ne suis-je avec eux ! Neveu, c'est bien.

VINCENT.

Que ne suis-je avec eux ! Neveu, c'est bien.Laissons
Cela !

RUDOLF.

Cela ! Depuis le douze arrive à mon oreille
Comme un bruit de canon lointain, qui me réveille
La nuit tout en sursaut, et m'agite le jour.
Je me suis dit : Allons par là-bas faire un tour.
Au-delà du Vully sachons ce qui se passe ;
Sœur Bethli, dès longtemps, désire qu'on l'embrasse ;
Partons. Et vers midi, le vigneron d'Erlach
Pour revoir la montagne a pris congé du lac.

ULRICH.

Bon oncle !

RUDOLF.

Bon oncle ! Sœur Bethel est demeurée accorte
Et toute sa maison, je le vois, bien se porte.
Mais c'est la guerre en plein qu'ici je trouve.

VINCENT.

Mais c'est la guerre en plein qu'ici je trouve.Hélas !
Tu dis trop vrai, Rudolf. Jette les yeux là-bas,
Sur la ville. Le duc de Bourgogne en personne
De quatre camps la bloque ou plutôt l'emprisonne ;
Vois autour de Morat, comme un cercle de feu,
Les bivouacs s'allumer. Tout l'enfer est en jeu.
Les bruits sourds, où de loin tu sentais des colères,
Sont les rugissements de soixante veuglaires
Vomissant, jour et nuit, le tonnerre et la mort.

RUDOLF.

Vincent, je sais me taire et respecter ton sort.
Welche et Romand, tu dois avoir d'autres pensées
Que moi sur cette lutte. À ma lèvre, pressées
Viennent les questions, mais j'y veux mettre un frein.
D'ailleurs, on doit aimer ce qui donne du pain,
Et du Vully le sol est un fief de Savoie.

VINCENT.

Qui pense ainsi de nous, beau-frère, se fourvoie
Et tu te fais à tort un semblable souci.

Écoute. — Quand je vins du Val-de-Ruz ici,
Et même après avoir chez tes parents pris femme,
— Quelque trente ans de ça — qu'étais-je ? Sur mon âme,
Peu de chose, un colon dépendant, un censier.
Mais je suis aujourd'hui libre et franc tenancier,
Pouvant aimer, aimant qui je veux. Ce que j'aime,
C'est la paix. Or, le duc ici, ni Berne même
Ne me plaît, car si l'un amène le canon,
L'autre a bien provoqué cette querelle. Non,
Aucun des deux partis n'est le mien. Mais que faire ?
Je suis seul contre deux à la maison, beau-frère.
Ulrich vit dans les bois et sur le lac, chassant,
Péchant comme ferait un montagnard pur sang.
Il n'est, hors ces exploits, rien qui le réjouisse ;
Bref, ta sœur est tout Berne et ton neveu tout Suisse.
Moi, pour avoir la paix, du moins à mon foyer,
Ma foi, je reste neutre en sage métayer.

RUDOLF.

C’est prudent. — Mais peut-on espérer que la ville
Réchappe ?

VINCENT.

Réchappe ? Elle est perdue et l’espoir inutile.
Ses murs par les boulets sont criblés ; ses huit tours
Penchent vers les fossés ; la sape tous les jours
Avance, et du rempart s’élargissent les brèches.
Impossible d’y faire entrer des troupes fraîches ;
Les secours ne viendront que trop tard. Les signaux
N’ont pas, même de loin, promis la fin des maux.
Morat doit forcément succomber.

ULRICH.

Morat doit forcément succomber.Non, mon père,
Ils ne le prendront pas.

VINCENT.

Ils ne le prendront pas.Cet œil ! cette voix fière !
Que veut dire ?

RUDOLF.

Que veut dire ? Neveu, parle plus clairement.

ULRICH.

J’en suis sûr, je l’ai vu.

RUDOLF.

J’en suis sûr, je l’ai vu.Qui ?

ULRICH.

J’en suis sûr, je l’ai vu. Qui ?Boubenberg.

VINCENT.

J’en suis sûr, je l’ai vu. Qui ? BoubenComment ?

ULRICH.

Si tu veux mon secret, père, avant tout, pardonne.

VINCENT.

Quels torts ?

ULRICH.

Quels torts ?À ton insu, — malgré toi, je soupçonne, —
J’ai visité Morat presque toutes ces nuits.

VINCENT.

Ulrich !

ULRICH.

Ulrich !Je redoutais d’aggraver tes ennuis.
Les Bourguignons avaient négligé d’aventure
De boucler pour Morat tout-à-fait la ceinture.

Toi, m’ayant défendu, mon père, de m’armer,
Je n’ai pris que ma barque et n’ai fait que ramer ;
Et furtif, par le lac essayant la fortune,
J’ai, dans l’obscurité pluvieuse et sans lune,
Pu cinq fois arriver jusqu’à la place.

VINCENT.

Pu cinq fois arriver jusqu'à la place.Eh bien ?

ULRICH.

Intrépide comme à Grandson, ne craignant rien,
J'ai vu la garnison.

VINCENT.

J'ai vu la garnison.Elle devra se rendre
Comme l'autre, avant elle, a fait.

ULRICH.

Comme l'autre, avant elle, a fait.Se laisser pendre !
Non père, Boubenberg qui ne trompa jamais,
A fait dire au Conseil de Berne d'être en paix :
« Avant que le duc Charle ait franchi la frontière,
» Morat ne devra plus avoir pierre sur pierre ;
» Et l'on tiendra, dût-on périr jusqu'au dernier,
» Comme à Saint-Jacques. »

RUDOLF.

» Comme à Saint-Jacques. »C'est le mot d'un chevalier.

VINCENT.

Très-beau, je veux bien, mais les boulets et la mine,
Les assauts répétés, les blessés, la famine…

ULRICH.

D’avance, Boubenberg a décrété de mort
Quiconque, fût-ce lui, dirait : « Cédons au sort. »
Sachez-le.

RUDOLF.

Sachez-le.Vive Dieu ! Boubenberg est un homme !

VINCENT.

Je le vois, ce n’est pas à tort qu’on le renomme.
Il est votre premier.

RUDOLF.

Il est votre premier.Oui certes, le premier.
Premier dans les conseils, lui dixième avoyer
De sa race. Premier dans les combats, lui brave
Comme un croisé, figure aussi belle que grave,

L’homme complet, enfin, et qui bien jeune encor
A dans Jérusalem chaussé l’éperon d’or.
C’est un chef, un vrai chef. Berne a le droit d’en être
Orgueilleuse.

VINCENT.

Orgueilleuse.Pourtant, chacun trouve son maître,
Et Boubenberg qui fit en Flandre un long séjour,
De Philippe-le-Bon ayant connu la cour,
Doit savoir ce que vaut le duc Charle.

RUDOLF.

Doit savoir ce que vaut le duc Charle.Il fut même
Dans le temps son ami. Mais l'honneur, voix suprême,
A parlé. La patrie a réclamé son fils ;
Et lui ne connaît plus dès lors, je vous le dis,
Que son épée et son devoir.

ULRICH.

Que son épée et son devoir.C'est une flamme !
L'ardeur de tous, sans fin se rallume à son âme.
Morat n'a pas fermé ses portes. Nuit et jour,
On le trouve à la fois en tous lieux, à la tour,

Àla brèche, au Conseil, à l'hôpital, qui veille,
Agit, combat, ordonne ou répare.

VINCENT.

Agit, combat, ordonne ou répare.À merveille,
C'est un héros. Eh bien, en héros il mourra,
Car la ville, c'est sûr, dans peu succombera.

RUDOLF.

C'est à craindre, en effet. Grandes sont les distances.
Zurich, Bâle, Appenzell, Glaris, nos bonnes lances,
Viennent de loin. Torrents de pluie, affreux chemins,
Tout paraît contre nous pour le duc. En ses mains
Morat tombé, lui livre, hélas ! toutes nos villes.
Sombre avenir !

ULRICH.

Sombre avenir !Nos monts ne sont pas si faciles.
On ne les prend pas eux, et les Ligues, là-haut,
Résisteront.

VINCENT.

Résisteront.Le ciel est noir, le vent est chaud.
Mon fils, rien sur les monts n'a lui. Tout est menace.

ULRICH.

Vois cet angle d'azur, père. L'étroit espace
Bientôt envahira le ciel.

RUDOLF.

Bientôt envahira le ciel.À Pontarlier,
Héricourt et Grandson, je ne puis l'oublier,
Par trois fois, nous avons remporté la victoire ;
Mais gare la revanche !

ULRICH.

Mais gare la revanche !Oncle, nous devons croire !
Après-demain n'est-il pas un jour glorieux,
Le grand jour de Laupen ? J'ai foi.

VINCENT.

Le grand jour de Laupen ? J'ai foi.Nous sommes vieux,
Et notre cœur plus lourd est défiant.

ULRICH.

Et notre cœur plus lourd est défiant.Cher père !

RUDOLF.

Les jeunes ont parfois raison. Vincent, j'espère !

Du jour a disparu la dernière lueur ;
La nuit s'est fait épaisse. Alors, avec stupeur,
Les trois hommes, de loin contemplant la trouée
Par où sourit l'étoile, ont vu l'âpre nuée
Impitoyablement la fermer à leurs yeux.
Du sommet, l'eau du ciel les chasse. Et soucieux,
Muets, le cœur serré, tous les trois redescendent
Vers Bethli, dont l'amour et les soins les attendent ;
Puis, après un coup d'œil à la grange, aux troupeaux,
Sans espoir de sommeil vont chercher le repos.

5

De juin le plus long jour expire. Au crépuscule,
Berne en deuil, d'un seul flot, au pied des saints autels
S'est répandue. On touche aux instants solennels.
Un sourd frémissement dans la foule circule ;
Dans les cœurs inquiets, la crainte s'accumule.
On attend. Un péril de mort pèse sur tous.
L'angoisse est sur la ville ; un peuple est à genoux.

Ils sont partis, nos fils, pour la cruelle guerre
Le cœur frémissant de colère,
Le pas ferme et le rang serré.
Ils sont partis six mille ayant aux yeux des flammes
Qui réchauffent nos vieilles âmes :

Nos fils n'ont pas dégénéré.
Priez, Anges du ciel, Bienheureuse Marie,
Pour eux, pour nous, pour la pairie !
Miséréré ! Miséréré !

*

Il pleut, et d'heure en heure on attend la bataille,
La bataille implacable et décisive. Un point
Est sûr : Morat résiste encore à la tenaille
Du hardi Bourguignon ; mais venant de trop loin,
Bien des renforts — aucun par crainte ne défaille,
Mais par fatigue extrême, hélas ! — n'ont pas rejoint,
Et des Ligues ainsi l'armée est incomplète.
Thurgovie et Sargans dont immense est la traite,

Argovie et Zurich manquent encore. À temps
Viendront-ils ? — Messeigneurs qui dans l'Hôtel-de-Ville
Jour et nuit, sans repos travaillent haletants,
De courriers à cheval qui partent à la file
Couvrent tous les chemins. En leurs rudes sourcils
L'énergie indomptable est mêlée aux soucis.
Leur œuvre politique enfin touche à son terme ;
Oui, mais qu'amèneront les dés ? Leur âme ferme
Pour forcer la victoire et fixer le destin,
S'acharne à son labeur, du matin au matin.
— Sur la massive Tour Saint-Christophe s'allument,
Dans la nuit qui déjà monte, les trois fanaux
Aux campagnes jetant l'éclair de leurs signaux ;
Et du beffroi, parmi les résines qui fument,
Sur les places, les cours, les toits de la cité,
Lugubre, le tocsin fait tomber de son crible,

De minute en minute un glas lent et terrible.
Dans le danger public, sonne l'éternité.

*

Tous partis, nos époux, nos fiancés, nos frères !
Pour rester dignes d'eux et fières,
Nous n'avons gémi ni pleuré,
Mais notre cœur se fend. Ô dards ! ô couleuvrines !
Détournez-vous de leurs poitrines !
Reviens-nous, bataillon sacré !
Priez, Anges du ciel, Bienheureuse Marie,
Pour eux, pour nous, pour la patrie !
Miséréré ! miséréré !

*

La sombre cathédrale aux voussures gothiques,
Saint Vincent a laissé grands ouverts ses portiques.
Dans le parvis, le porche et les nefs, tout ce flot
Qu'un même penser pousse et tourmente, se presse.
Mais, courageux encor jusque dans sa détresse,
Ce peuple est calme ; à peine on entend un sanglot.
Entre les lourds piliers, et matrones et vierges,
Et près des blancs vieillards les enfants étonnés,

Aussi loin qu'on peut voir, mains jointes, prosternés,
Se détachent de l'ombre à la lueur des cierges ;
Et dans le chœur, au fond, balançant l'encensoir,
Tous revêtus, ainsi qu'aux jours de pénitence,
De chapes où l'argent brode le velours noir,
Les prêtres sont debout. Comme un gage d'espoir,

Leur doyen vénérable, aux yeux de l'assistance,
De ses tremblantes mains élève l'ostensoir.

*

Nos pères sont partis, mais c'est pour nous défendre.
Le Bourguignon venait nous prendre ;
Son lion che nous est entré.
Nous sommes trop petits pour protéger nos mères.
Mais le bon Dieu veille, et nos pères,
Eux, jamais n'ont désespéré.
Prie, Anges du ciel, Bienheureuse Marie,
Pour eux, pour nous, pour la patrie !
Miserere ! miserere !

Mais que se passe-t-il ? et quel soudain silence
Interrompt brusquement la cloche du beffroi ?
La vie est suspendue en tous : est-ce l'effroi
Qui va grandir ? ou bien serait-ce l'espérance ?
Au sommet de la tour qui veille dans la nuit,
Tout-à-coup, de clairons éclate une fanfare,
Secouant dans les airs l'allégresse.

Secouant dans les airs l'allégresse.À ce bruit,
Femmes, enfants, aïeuls se lèvent. Tout s'effare,
Et dehors, pour savoir, se précipite et court.
Vers le pont de Nydeck, sur l'Aar, par le plus court,
De tumulte emplissant le couloir des arcades,
La foule par instinct s'élance.

La foule par instinct s'élance.Ce sont eux !
Les bons Confédérés, les braves camarades,
Les amis de là-bas, les sauveurs ! Tout boueux,

Les voilà ruisselants, harassés, mais superbes.
Vingt torches sur le pont flambent. Dans la lueur,
Passent, — la mine fière et couverts de sueur,
Hommes d'armes bronzés, jeunes guerriers imberbes,

Drapeaux en tête, haut l'épée, et les tambours
Ne rendant sous l'appel que des roulements sourds, —
Cinq mille combattants sur le grand pont de Berne.
Parmi les rangs épais des vaillants, on discerne
Ceux de l'Aar, de la Thur, les Zuricois nombreux,
Ceux de Sargans, venus des confins de Rhétie,
Les uns portant le glenn, massue au feu durcie,
L'arquebuse à forquin, l'espadon flexueux,
D'autres la hallebarde à croc, d'autres la pique.
À cheval, les trois chefs du bataillon épique
Jean Waldmann, Hohensax et Breitenlandenberg
Défilent. Dans la nuit se replonge et se perd
Après qu'elle a passé, chaque bande héroïque ;
Mais d'acclamations un immense concert,
La voix d'une cité qui bénit et salue,
L'accompagne et la suit profondément émue.
Un même sentiment brille aux yeux attendris.
Quand tous ils sont entrés, et que de cette vue
Berne a rassasié son cœur, vers les amis,
Pour leur donner des soins, la foule est accourue.
La ville s'illumine. En hâte, à son foyer,
Chaque habitant, alors, entraîne son guerrier,

Le fait asseoir, l'entoure, et le sèche, et le presse
De mille questions. Promptes en leur tendresse
Les femmes, cependant, de l'hospitalité

Ont dressé le banquet, sous l'arcade abrité.
De maisons en maisons, c'est une longue chaîne
De flambeaux et de mets sur les tables de chêne.
On s'encourage, on rit, on fraternise, on boit,
Comme on fait lorsque s'ouvre un port dans la tempête ;
Partout l'amitié donne et l'amitié reçoit ;
Cette nuit de terreur devient presqu'une fête.
Aux arrivants, on dit Morat encor debout,
Les divers contingents parus, les bonnes chances,
Les mauvaises aussi, les Bourguignons, les transes,
Et les hommes absents et la guerre partout.
Eux disent les trois jours de leurs marches forcées,
Bremgarten, Willisau, les routes défoncées,
Les temps affreux, le poids effrayant du canon,
Les six cents à Krauchthal, d'épuisement sans nom
S'affaissant sur la route ; et mainte autre misère.
Quelque peu de repos leur serait nécessaire :
Pour atteindre Morat, ne faut-il pas encor
Six heures ?

Mais le son impérieux du cor
Retentit. Du départ, pour le soldat qu'on fête,
C'est le premier signal. Bataillons, qu'on s'apprête !
Les mains serrent les mains, les cœurs pressent les cœurs ;
Larmes, prières, vœux, baisers ; « Soyez vainqueurs !
» Soyez heureux ! Que Dieu nous garde ! »
La trompette
Pour la seconde fois résonne, et des adieux
Brisant l'effusion, sèche les pleurs des yeux.
Tous tressaillent. Le cri strident qui se répète
A réveillé, d'un coup, l'âpre soif du combat :

« Formez les rangs ! Partons ! À Morat ! à Morat ! »
En vain le ciel est noir, en vain la pluie inonde,
La phalange est en route : elle chante en partant.
Sous les torrents du ciel et dans la nuit profonde,
Pour la rude bataille elle part en chantant :
Fils de la libre montagne
Et des grands lacs apurés,
La gaîté nous accompagne :
Voici les Confédérés !

Serrons-nous, en vrais Helvètes,
Dont la guerre est le berceau !
On peut rompre des baguettes,
On ne rompt pas un faisceau.
Méprisant les peurs serviles,
Défenseurs des droits jurés,
Nous voici, pays et villes,
Nous voici, Confédérés !
En paix, du berger farouche
Laisser le frère et la sœur :
Il déchire qui les touche,
Avis à tout agresseur !
En prière, enfants et femmes,
Car les glaives sont tirés.
Tous, gardons fortes nos âmes
En avant. Confédérés !

6

Commanderie de Ripailles,
Dimanche 23 juin 1476.

Vous le voulez, fleurons de la Savoie,
Moines pieux et nobles chevaliers
Que saint Maurice a de son vœu liés,
Je parlerai de guerre, non de joie.
Hier, le malheur sur nous, devant Morat,
S'est abattu. Nous avions quatre armées.
D'un coup de foudre elles sont consumées :
En un massacre a fini le combat.

Hier au matin, le duc Charle était maître
D'un vaste camp qui frémissait d'orgueil ;
Le même soir… Du monde, en un clin d'œil,
Tant de grandeur peut-elle disparaître ?
Vos Savoyards sont les moins maltraités ;
Mais, des Anglais couchés dans la poussière
Rien n'est sauvé, pas même une bannière.
Mes yeux ont vu Roncevaux. Écoutez.
Mes yeux ont vu Ron*
Nous avions tout pour nous, on peut le dire.
— Le droit d'abord ; les Suisses offenseurs
Avaient lancé le défi d'agresseurs,
Et notre duc, en féal pleige et sire,
Sommé d'honneur par Châlons et Romont
De les remettre en biens et les défendre,
Tenu de vaincre et de faire tout rendre,
Avait encore à laver son affront.

— Puis nous avions des troupes sans rivales :
Tout ce qui sait des armes le métier,
Tout ce qui porte un nom un peu guerrier
Obéissait aux trompettes ducales.
Anglais, Wallons, Néerlandais, Picards,
Luxembourgeois, Flamands, Piémont, Savoie,
Vaud et Bourgogne avançaient par la Broye.
Ajoutez-y Milanais et Lombards.
Ajoutez-y Milanais et *
— Puis, nous avions un général modèle.
Dans les cités, comme sous les drapeaux,
Partout présent, actif et sans repos,
Dur à lui-même, intrépide, fidèle,
Soldat de fer, rigoureux justicier,
L'ordre incarné, sobre, savant et chaste,
Qui donc valait Charle pour un plan vaste ?
Connaissez-vous plus parfait chevalier ?

Superbe fut notre entrée en campagne.
En quelques jours, des plateaux du Jorat
Nos bivouacs étaient devant Morat,
Ce boulevard des gens de la montagne.
Laupen, Gumine ont dû livrer leurs ponts ;
La forteresse est alors investie :
Nos quatre corps, pour début de partie,
L'ont enserrée, ainsi que des crampons.

*

Du Nord au Sud, demi-cercle inflexible,
Entre le lac et les coteaux boisés,
Romont, Antoine ont, de leurs feux croisés,

Fait à la ville un horizon terrible.
Luxembourg-Marle et le troisième corps
Barrent vers Faoug la route de Payerne.
Sur les hauteurs, à l'Est, côté de Berne,
Campent enfin nos meilleurs, nos plus forts.

Là, Sommerset et le prince d'Orange,
Les ducs d'Atri, de Clèves, le seigneur
Jean de Damas, La Baume, Crèvecœur,
Beauchamp, Mailly, Châlons, noble phalange
De cimiers d'or, de pennons glorieux,
Où pour l'honneur tout s'exalte et palpite,
Tiennent en main leurs hommes, notre élite,
Sous le grand chef dont ils suivent les yeux.

*

Double imprudence a pourtant été faite
Et nous paierons bien cher ces deux erreurs :
Vers Berne, au loin, nous manquions d'éclaireurs,
Et n'avions pas de ligne de retraite.
Dans un accul nous sommes engagés :
Nature hostile, une pluie incessante,
Un lac perfide, une terre glissante ;
Le pis de tout, ennemis mal jugés.

Grandson avait fait oublier Saint-Jacque ;
Nous méprisions un coup de main heureux.
Mais, j'en conviens, le Suisse est valeureux,
Dur à démordre, effrayant à l'attaque.
Vous en croirez le chevalier Montglas
Qui fit en France, en Écosse, en Castille,

Dix ans et plus, la guerre de famille,
On ne voit point ailleurs de tels soldats.

*

Démons fougueux que le péril transporte,
Ivres du bruit des trompes, des tambours,
Grimpant tout droit les rochers et les tours,
Ils vont ravir les canons à main forte.
Gardiens d'un mur, nulle destruction
Ne les saurait arracher de la place ;
Granit et flamme, ils ont le croc tenace
Du boule-dogue et l'élan du lion.

Leur général, c'est l'instinct militaire,
Leur allié le mépris de la mort.
Blessé dix fois, chacun d'eux tue et mord
Et ne se rend jamais, fût-il par terre.
Trois, quatre assauts, trente mille boulets,
N'ont pu forcer Morat, une masure.
Jusqu'à leurs chiens… Devant eux, triste augure,
Nos chiens de guerre ont fui comme roquets !

*

Midi passé, trempés, pieds dans la boue,
Mais sans quitter cette fois notre camp,
Nous attendons l'ennemi provoquant
Qui, dans ses bois, guette et de nous se joue.
Nous l'attendions au point faible ; mais non,
C'est sur le point le plus fort qu'il se rue,

Et l'avant-garde, aussitôt apparue,
Comme à souhait, marche droit au canon.

Escarpement, large abattis de branche,
Ravin, fossé, nous faisaient un rempart.
Toute l'élite est là, sous l'étendard.
Charle est joyeux. Soudain, à l'arme blanche,
Dans la fumée, attaquant à revers
La batterie, Hallwyll perce nos lignes.
Coussiberlé voit fléchir nos plus dignes ;
Le sang, à flots, rougit les coteaux verts.

*

Malheur ! pour nous le désordre commence.
L'élite et Charle, à pas lent refoulés,
Vers Courgevaux reculent. Dans les blés,
Nous reformons nos troupes, front immense.
Mais le destin a donné le signal :
Sur l'ennemi tout notre effort se brise,
Et nous sentons que notre année est prise
Dans un triangle, un triangle infernal.

Attaque au centre, à la droite, en arrière.
Le centre suisse enfonce à Courgevaux,
Avec sa pointe, et piquiers et chevaux.
Sur nous, au Sud, par Faoug et Clavaleyre,
L'arrière-garde a poussé le verrou ;
Quittant ses murs, de la hache et du glaive,
La garnison de Morat nous achève ;
Triple bataille, ou plutôt traque-au-loup.

*

Du lac aux bois, partout, à droite, à gauche,
Devant Waldmann, Hertenstein, Boubenberg,
À rangs pressés tombent casque et haubert ;
La mort étend sa main rapace et fauche.
Clèves, d'Orlier, Montaigu, Rosimboz,
Grimberghes, Maës, Sommerset et de Marle,
Et quinze cents gentilshommes de Charle
Roulent sanglants, proie offerte aux corbeaux.

Des quatre corps qui luttaient dans la plaine,
Deux sont hachés, le troisième noyé ;
L'ost éclatant de Bourgogne est broyé ;
Sur deux soldats, un réchappe à grand'peine.
Le dernier corps, Romont, du traquenard
Aura-t-il pu s'évader ? je l'ignore.
Entre les lacs a-t-il su fuir encore
Par le Vully ? Vous l'apprendrez plus tard.

*

Charle est-il sauf ? On le prétend. Son frère
Peut-être aussi. Pour moi, je ne sais pas
Comment je pus éviter le trépas.
Mais à cheval, courant la nuit entière,
J'étais à l'aube au bord du Léman bleu.
Ma bête alors expire. De la grève,
Au loin je hèle un pêcheur. Il m'enlève,
Et me voici chez vous, selon mon vœu.

Que Dieu vous garde, amis, et la Savoie !
Pour vous bientôt luiront les mauvais jours ;

Charle vaincu, vous allez ouïr l'Ours
Dont le drapeau sur Vevey se déploie ;
Vous connaîtrez un bien dur conquérant.
Le paysan dégradera l'histoire…
Le duc avait mérité la victoire :
Place aux vilains ! mon cœur se va serrant.

*

Adieu, je vais rentrer dans ma patrie,
Portant le deuil d'inutiles hauts faits.
Anglais, j'ai vu périr tous mes Anglais,
Et, chevalier, notre chevalerie.
Lorsqu'en un jour on eut vingt mille morts
(Hors un appel au nom de Saint-Maurice
Par Yolande adressé), c'est justice
Et c'est besoin, qu'on change un peu de bords.

7

Au Maître tout puissant du ciel,
Qui, dans son décret éternel,
Nous gardait la victoire,
À Celui qui nous fit vainqueurs
En soufflant la force à nos cœurs,
Rendons hommage et gloire !
Charle accablait la chrétienté
De guerres et d'épreuves,
Multipliant sans équité

Partout les orphelins, les veuves.
Sept ans, on supplia Marie et tous les saints
D'éloigner cette peste.
Confédérés, le ciel aux merveilleux desseins
Détruit par nous l'homme funeste.
À Grandson, n'ayant rien appris,
Dans sa fureur, Charle a repris
Ses projets, de plus belle.
Aussi, plus terrible qu'avant,
Pressant, ordonnant, écrivant
De Tarente à Bruxelle,
En trois mois il a reparu.
Prunelles allumées,
Le lion revient, qui l'eût cru ?
Revient, suivi de quatre armées.
« Après Morat, dit-il, déjeûnons de Fribourg,
Nous dînerons de Berne. »
Et, sa voracité ne restant jamais court,
Il prétend souper de Lucerne.

En ses propos fort peu civils,
De mendiants, de vachers vils,
Nous a traités Bourgogne.
Bon duc, nous mangeons notre pain,
Et de nos bâtons de sapin
Nous n'avons pas vergogne.
Ces bâtons craignent peu le fer :
Leurs nœuds durs sont tenaces,
Et, tournoyant comme l'éclair,
Font craquer casques et cuirasses.
Près de Grandson fumant, nous sûmes t'arracher

Ton renom militaire ;
Près de Morat croulant, tu nous verras faucher
Tes soldats, l'effroi de la terre.
Ceux qui, le deux Mars, sur l'Arnon,
Bravant la pique et le canon,
Vinrent, d'ardeur prodigues,
Du Sentis au Niesen, tous ceux
Qu'abreuvent la Birse et la Reuss

Sont là, soldats des Ligues. Quand, avec nos amis du Rhin, De Strasbourg à Seckingue, Quand nous et René le Lorrain, Thierstein et Gruyère et d'Eptingue Sortons du bois de Galm, armés de l'acier clair, Au lever de l'aurore, Dans le camp bourguignon, le rire devint cher En dépit du tambour sonore. Il pleut. Le clairon martial Longtemps diffère le signal ; Puis la lice est ouverte. Comme en un cirque crénelé, Alors, entre Coussiberlé Et le lac à l'eau verte, Autour de Morat tout en feux, Depuis Villars-les-Moines, Par les coteaux, les chemins creux, Les breuils, les friches, les avoines,

Par Prehl et Montilliers, Meyriez, Greng, Courgevaux, Vaste arène étalée, Ce fut un tourbillon d'hommes et de chevaux, Une épouvantable mêlée.

Sept heures de rugissement,

De furie et d'acharnement,

Coups d'estoc et de taille !

Bourgogne est, dit-on, fin joueur ;

Échec et mat à Monseigneur !

Perdue est sa bataille.

Fous, pions, malgré ses efforts,

Sont rasés comme épeautres.

Sous l'eau dorment dix mille morts,

Sur le sol rouge dix mille autres.

Ô Morgarten, Sempach, Næfels, ô Donnerbühl,

Couronne étincelante,

Àvos grands noms, Morat, terrassant un Saûl,

Ce jour, montagnards, alliés, Jour des Dix mille Cavaliers, Ce beau jour du solstice, Le lac s'ouvrit pour le duc fier, Comme pour Pharaon la mer ; Et le Dieu de justice Envoya son rayon vermeil Sur la plaine inondée, Comme à Josué le soleil Dans les campagnes de Judée. Vainqueurs, par nos pays, à genoux cette fois, Du Rhin à l'Alpe blanche. Il n'est pas un clocher dont n'éclate la voix : Chantons l'hymne comme un dimanche !

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Charles_le_T%C3%A9m%C3%A9-raire. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.